
De peur d'oublier... réalisme magique et mémoire dans *Les Lieux communs* de Xavier Hanotte

Lest We Forget... Magical Realism and Memory in *Les Lieux communs*, a Novel by Xavier Hanotte

THÉRÈSE SAINT PAUL
Murray State University

Mots-clés

devoir de mémoire ;
Première Guerre
Mondiale ; réalisme
magique ;
traumatisme ;
« *deflected
mimetism* » ;
littérature belge.

La guerre des tranchées de 14-18 a scarifié non seulement le paysage des Flandres mais aussi la mémoire des survivants. Comme dans toutes les guerres, ceux qui en reviennent gardent souvent le silence sur ce qu'ils ont vécu. En 2018, la Première Guerre mondiale entre officiellement dans l'histoire, les derniers survivants étant tous morts. Cependant, l'obsession du devoir de mémoire hante les romans de l'écrivain belge contemporain Xavier Hanotte et son livre intitulé *Les Lieux communs* ne fait pas exception. Sa technique magico-réaliste est une stratégie narrative qui permet de recréer une « *felt reality* » en évitant le traumatisme (Arva & Roland, 2014). Le roman *Les Lieux communs* intègre des sensations et expériences qui se font écho dans deux récits parallèles distants de 100 ans... où l'action se passe sur un lieu de mémoire de la Grande Guerre. L'élément magique permet d'amener le lecteur à passer d'une réalité à une « autre » et à se glisser, via les yeux d'un enfant, dans la mémoire d'un soldat de 14-18, revenant post-moderne proustien. Cette technique que nous choisissons d'appeler « *deflected mimetism* » interpelle l'imagination du lecteur par le biais d'aller-retours constants entre le connu (XXI^e siècle) et le passé dans les tranchées des Flandres.

Keywords

memory; WWI;
magical realism;
trauma;
“deflected
mimetism”;
Belgian literature.

World War I trench warfare scarred not only the Belgian landscape but also the memory of those who survived. As in many wars, survivors of 1914-18 often kept silent about their traumatic memories. Today, the bell tolls for World War I's 100th anniversary and the last known survivors have died. Xavier Hanotte's novels seem to be almost obsessively haunted by the duty of memory... We will argue that his use of *magical realism* as a narrative strategy creates a sense of “felt reality” that seductively integrates physical and emotional experiences that echo those of war without the trauma (Arva & Roland, 2014). We will analyze how the novel *Les Lieux communs* / *Common Grounds* gradually engages the reader to slip into the memories of a WWI soldier, in a manner reminiscent of a post-modern “Proustian” sensory time warp. Two parallel plots, 100 years apart, criss-cross on a “locus of memory” of WWI, blurring the borders of reality between a ghost of the past and a child narrator. The magical element allows to draw up past events in the contemporary reader's imagination by what we choose to call “deflected mimetism” so that the legacy of the memory of Flanders Fields is passed on.

En 2018, le centenaire de la Première Guerre mondiale classe celle-ci officiellement dans l'histoire, les derniers survivants étant tous morts.¹ Ceux qui en sont revenus ont souvent gardé le silence sur l'horreur de ce qu'ils avaient vécu à cause de « l'incompréhension de ceux qui n'ont pas combattu dans les tranchées » (Theeten, 2014 : 169). L'oubli s'est installé et les lieux ont changé. Lutter contre cet oubli est précisément l'obsession de Xavier Hanotte. Beaucoup de ses lecteurs ont d'ailleurs déclaré dans des forums de discussion qu'ils s'étaient intéressés à la Grande Guerre grâce à ses livres. Chez cet écrivain belge contemporain, les thèmes se répètent : l'amour déçu, l'amitié, les valeurs humaines, l'impossible oubli et l'éternel retour du passé, la futilité de l'hécatombe de 14-18. *Le devoir de mémoire* (Ricoeur, 2000 : 108) hante les romans de Hanotte qui ranime, avec ses personnages, les fantômes de soldats tombés dans les tranchées : anglais, belges, français, allemands. Son quatrième roman, *Les Lieux communs*, ne fait pas exception.² L'action se passe sur un *lieu de mémoire* de la Grande Guerre (Nora, 1984). Il y tisse un tissu de correspondances et intègre des sensations et expériences qui se font écho dans deux récits parallèles distants de 100 ans... Traducteur du poète anglais Wilfrid Owen tué dans ce conflit, et d'Hubert Lampo, le maître flamand du réalisme magique, Hanotte a intégré leurs influences quoique sa méthode soit très personnelle : un peu d'histoire, de l'imagination, des notes qui provoquent l'émotion chez le lecteur. En effet, l'esthétique magico-réaliste permet d'amener le lecteur à passer d'une réalité à une « autre » et à se glisser, via les yeux d'un enfant, dans la mémoire d'un soldat de 14-18. C'est cette stratégie narrative que nous choisissons d'appeler *deflected mimetism*, qui permet de recréer une réalité, qui est analysée ici.

Résumé

Un jour de mai, deux bus sont en route vers le même lieu près d'Ypres dans la Flandre belge. L'un transporte des employés bruxellois qui vont s'amuser au parc d'attractions du domaine de Bellewaerde et qu'accompagne Serge, un petit garçon de huit ans et sa tante Bérénice ; l'autre emmène des soldats canadiens en route pour le front, parmi eux Pierre Lambert, un Belge-Québécois qui revient au pays... on est en 1915. Car Bellewaerde c'est aussi le théâtre d'une terrible bataille de la Grande Guerre. Sur ce lieu géographique commun, au-delà du temps, se croisent et s'entrelacent deux histoires. Celle de Pierre et celle de l'enfant qui roulent littéralement à la rencontre l'un de l'autre.

Lieu de mémoire : le parc de Bellewaerde

Comme l'a montré Yvan Dusausoit, les lieux de mémoire sont des acteurs à part entière. Pour Hanotte, « un lieu est emblématique parce que des gens l'ont traversé à un certain moment, et y ont laissé une trace » (Theeten, 2007 : note 6). Il vibre d'une présence. Ce lieu de mémoire est le parc de Bellewaerde. Peu de gens savent qu'à cet endroit des combats atroces ont eu lieu en 1915, plus précisément à l'endroit dit Frezenberg situé au cœur même des affrontements entre Canadiens et Allemands.³ Devenus aujourd'hui de simples « lieux communs » invisibles dans le paysage, ces nombreux endroits oubliés donnent lieu à une réflexion sur une page hallucinante de l'histoire belge comme le remarque Griet Theeten. On connaît la Somme, Craonne, Verdun, mais on ne lit nulle part Ypres, Dixmude, Yser, Bellewaerde ou Menin. A la

¹ Le dernier vétéran est mort le 5 mai 2011 en Australie (Claude Choules, né en 1901), il avait 110 ans ; et la dernière survivante, Florence Green, membre de la Women's Royal Air Force, est décédée en Angleterre à la veille de ses 111 ans, le 4 février 2012.

² Voir dossier pédagogique (Saint Paul, 2008).

³ Le Canada faisait partie des armées du Commonwealth britannique.

AIC

manière de Proust qui fait revivre Combray à Illiers, c'est le *feeling*, l'impact émotionnel de ces lieux que Hanotte ranime pour rendre compte d'une mémoire littéralement ensevelie sous les décombres : celle des soldats qui ont vécu l'horreur ou sont morts, disparus. L'écrivain parsème son roman de monuments, d'objets, de noms de lieux, de mots flamands, anglais et allemands, d'allusions et remarques qui visent tant la réalité actuelle de la Belgique que les événements du passé dont les livres d'histoire ne parlent pas ou peu. Il insère des commentaires humanistes qui rappellent que la souffrance humaine fut terrible dans tous les camps amis comme ennemis : « nous distinguons au-delà du parc l'ondulation à peine marquée de la crête de Bellewaerde, les canonnières font la pause, et s'ils sont restés hommes, tous tâchent d'oublier que là-bas, minuscules points noirs invisibles sur cette image sans relief, se terrent des êtres pareils à eux » (92). Les seuls souvenirs de 14-18 qui ponctuent aujourd'hui la campagne belge sont ces milliers de petites croix blanches alignées à perte de vue... L'oubli s'explique par le manque d'Histoire (Ricoeur, 2000 : s.p.). Cependant, les anciens combattants ont souvent gardé le silence sur leur traumatisme vécu dans les tranchées. Joseph Duhamel a posé la question de savoir comment écrire la guerre... (Duhamel, 2013).

« *Deflected mimetism* », récits pairs et impairs...

Dans ce récit double, Hanotte a recours à une technique que nous choisissons d'appeler « *deflected mimetism* », qui imite la réalité des sens en la transposant ailleurs. L'auteur interpelle l'imagination du lecteur par une série d'aller-retours constants entre le XXI^e siècle et le passé. Il juxtapose l'horreur et la fête, et deux mondes aux valeurs différentes : l'un où l'idée de camaraderie prime et l'autre, où la société de consommation commercialise les sensations fortes là même où la vraie peur tenaillait les soldats quand les obus tombaient... Par le biais d'une construction où mots, émotions, se font écho les uns aux autres mêlant moments poétiques et réalisme impitoyable, l'auteur rapproche les deux récits au fil des chapitres dans l'imaginaire du lecteur. Celui-ci se trouve dans un rôle de détective à la recherche du sens tandis que Hanotte joue sur les résonances et les oppositions pour créer des transitions entre les deux récits : les chapitres pairs sont consacrés au récit de Pierre, le combattant et les impairs racontent les découvertes que fait Serge, le gamin de huit ans dans le parc d'attractions où il se promène souvent seul. Ces rappels de détails, dont Joseph Duhamel a essayé d'établir une liste (2013 : 317), permettent de décrypter le travail de tissage des récits : à la photo de groupe des fêtards au (faux) combat des pirates du parc d'attractions (67), succède celle des soldats à Hellfire Corner, où a eu lieu un (vrai) combat, prise par un reporter du *Daily Sketch* qui veut du pittoresque pour le moral des troupes mais ne demande pas les noms (71-72) – allusion auctoriale aux nombreuses tombes de soldats inconnus ? Serge habite à St. Lambert près de la ville de La Hulpe, Bruxelles (34) tandis que Pierre Lambert habitait à La Hulpe avant de partir au Canada (203). Dans une attraction, « un gosse a fait pipi de frousse » (77) ; de l'autre côté, le soldat Johnnie déclare : « son mouchoir ! il a pissé dessus le couillon ! » (87). Hanotte assure les transitions d'une histoire à l'autre grâce à un jeu de miroirs et de coïncidences : d'un côté, l'enfant qui se promène dans le jardin du Château Fleuri de Bellewaerde (Ch. 13), et de l'autre (Ch. 14), les soldats qui font halte au parc du château en ruine de Bellewaerde : « ça devait être un beau parc » observe Reginald... (106). Ici, la mélancolie de Pierre qui pense à la déception amoureuse qui l'a poussé à partir au Canada. Là, la solitude du petit garçon tandis que sa tante Bérénice flirte et s'amuse avec ses collègues. A l'atmosphère lourde d'angoisse des soldats tapis dans les trous [les grondements sourds des obus se rapprochent : « Nous l'attendons, guettons l'impact. Tous muscles tendus et le cœur battant. "*Incoming !*" gueule quelqu'un, vers les étangs »

(109)] répond, au début du chapitre 15, l'anticipation du *fun*, l'insouciance au grand toboggan : « Plus que deux ou trois secondes avant le plouf. » dit Serge. « Je l'attends, j'ai peur mais je ne voudrais pas être ailleurs [...] Notre tronc d'arbre tape contre la surface de l'étang. L'eau gicle, monte vers le ciel, retombe [...] A côté de moi tante éclate de rire » (111).

D'une situation donnée entre les personnages, tirs d'obus sur les étangs pour Pierre, toboggan pour Serge, l'enchaînement des deux récits se tisse avec des analogies (par exemple, l'eau) qui créent des rapports de ressemblances. « On a pris plein d'eau dans la figure et ma casquette m'a protégé » dit Serge au chapitre 15 (112). « Ma casquette dégouline, mais je me suis baissé à temps... » dit Pierre au chapitre 16 (113). Au chapitre 18, Pierre et ses hommes se préparent à subir une attaque imminente des Allemands. Pour Pierre, la tension monte « on les entend, on ne les voit pas encore » pense-t-il, ses poignets fatiguent, la sueur lui coule dans les yeux tandis qu'il attend derrière son fusil. « Je n'arrive pas à maintenir le guidon au centre du viseur ». Il parvient à se calmer et se dit qu'il n'aurait jamais dû revenir en Belgique : « Au bout de mon fusil, quelqu'un va payer cette erreur. Déjà mon doigt caresse la détente » (129). Le chapitre 19 enchaîne avec les mêmes images de fusils, de fatigue, de tension. Serge essaie de viser une pipe avec une carabine de foire : « appuyer sur la gâchette, jamais je n'aurais cru que c'était si dur », ses bras fatiguent... (131). Ces remarques dans la bouche du combattant et de l'enfant, non seulement rapprochent l'action du lecteur, mais concrétisent la peur dans l'imagination. Au chapitre 20, une chiquenaude éclate et Pierre perd connaissance, il est soudain plongé dans le noir et se réveille avec « la tête qui tourne » (141, 151) tandis qu'au chapitre 21, Serge a l'estomac et la tête qui tournent dans la Maison du Magicien. Quand les éclairs jaillissent, le tonnerre gronde et les murs vacillent, il serre la main de sa tante Bérénice, alors que Pierre qui délire rêve de Berthe sa bien-aimée (147). Plus loin, au chapitre 28, dans les tranchées, on a faim – ce à quoi Serge fait écho en disant une page plus loin, « je n'ai plus faim. Au restaurant on pouvait redemander des frites autant qu'on voulait. » (193). Ces mots évocateurs de sensations (chaleur, bruits, peur, anticipation, inquiétude, solitude, faim) résonnent par-delà le temps et l'espace. Autant d'indices dont le roman est parsemé et que le lecteur doit rassembler à la manière d'un polar.

L'enfant et la magie du lieu

Comme Jean Cocteau qui, au prologue de *La Belle et la Bête* invitait son public à retrouver la naïveté de l'enfance avec les quatre mots magiques « Il était une fois... », Hanotte place le lecteur dans la position de Serge pour l'inciter à le suivre dans le parc. Entrer dans ce lieu fortement empreint d'émotion, c'est, pour le lecteur, se laisser guider au pays de la mémoire et des sens. Le choix de l'enfant, comme personnage principal dans le premier récit et de Pierre, un jeune soldat dans le second, indique une intention délibérée de la part de l'auteur qui veut impliquer le lecteur dans le déroulement du récit. D'emblée il instaure le décalage propice au souvenir et insuffle l'attente d'une explication. Au fil des chapitres, le rythme des résonances et correspondances s'accélère et plonge progressivement le lecteur dans une confusion temporelle et spatiale de plus en plus troublante. Avec l'enchantement de l'analogie (Acke, 2002 : 56-7), les chapitres pairs et impairs qui racontent ces deux histoires parallèles se resserrent et finiront par se croiser.

L'étrange s'infiltré quand fait irruption, dans le récit pair, un homme qui creuse des trous çà et là dans la pelouse du Parc de Bellewaerde et paraît bien en chair et en os, si ce n'est que seul l'enfant semble le remarquer. Serge : « je l'ai remarqué à cause de la pelle qu'il portait sur l'épaule et de son long pardessus vert-sale avec un pli dans le dos. » (102). Il le prend pour un jardinier

AIC

qui lui dit quelques mots énigmatiques : « tu sais petit, ce qui compte, c'est qu'on s'engage », « et ensuite de tenir parole » (118). Sur ce lieu commun où les visiteurs indifférents ne remarquent rien, l'enfant est intrigué par un vieux monsieur à la pelle avec une carte qui porte un vieux manteau vert où il manque deux boutons. Du haut de l'Aigle hurleur, Serge aperçoit un instant l'homme au pardessus vert qui creuse toujours. Mais soudain, changement de champ, l'enfant et sa tante sont en proie à l'effroi, la sensation terrifiante de tomber dans le vide : la cage tombe et tout le monde crie... (174). La récurrence d'éléments qui se répondent dans les deux récits amène inévitablement le lecteur à penser à Pierre Lambert dans les tranchées, à qui il manque deux boutons au manteau.

Le réalisme magique est avant tout du réalisme, celui de la Grande Guerre. La « magie » n'investit que le récit pair, là où se trouve le lecteur au XXI^e siècle. La spécificité du réalisme magique, comme le décrit le cinéaste belge André Delvaux, consiste à laisser planer une ambiguïté qui laisse le spectateur/lecteur dans l'entre-deux (Delvaux, 2002 : 75 ; Weisgerber, 1987 : 263-269). « L'objet de cette stratégie étant la recherche d'un langage » pour rendre compte de la face cachée des choses. Le réalisme magique implique la coexistence du réel et d'un surnaturel mystérieux. Il s'agit d'une stratégie narrative qui privilégie la présence récurrente d'objets, de bruits, de sentiments de déjà vu... et qui opère une confusion temporelle, spatiale, identitaire au sein du récit. Cette dimension cachée provient d'un raccourci dans le temps, fait de correspondances inattendues, de perspectives contradictoires entre éléments du réel, et qui crée dans le récit une rupture avec la logique cartésienne de la tradition littéraire psycho-réaliste (Weisgerber, 1987 : s.p. ; Arva & Holland, 2015 :12, note 21). A la manière des contes traditionnels, on retrouve ici une focalisation sur un personnage (l'enfant) qui entre en quête (le sens *caché* du Parc de Bellewaerde, le souvenir de la guerre 14-18) et rencontre en route des adjuvants, réels ou « magiques » (Pierre), qui le guident, par des indices, vers une révélation.

Traducteur attitré d'Hubert Lampo, l'écrivain flamand emblématique du genre, Xavier Hanotte a intégré les caractéristiques du réalisme magique tel qu'il apparaît en Flandres dans les années 60. Il évite la linéarité et cultive l'équivoque. Chez Lampo, les (anti)héros poursuivent une recherche. Apparaissent l'étrange « retour » d'un personnage disparu, illusion ou fantôme et une série de coïncidences troublantes qui cultivent un mystère jusqu'à la fin : l'auteur n'offre aucune explication aux éléments flous. De même, les coïncidences dans le récit double des *Lieux communs* à la fois guident et brouillent les pistes et le lecteur s'y perd, fait des retours en arrière pour se rendre compte qu'il doit croire à l'invraisemblable... La portée de la signification de la pelle et du paquet de cigarettes, qui n'apparaît que vers la fin, peut être citée comme exemple caractéristique de cette technique. L'auteur crée un effet de déjà vu, un *flash-back* au moment où Pierre prend un paquet de cigarettes *Black Cat* et déclare qu'elles ne sont pas pour lui (205). Le lecteur est ramené en arrière dans le récit pair, quand l'homme au manteau vert dit à Serge qu'il n'a plus besoin de sa pelle parce que son « travail est fait », tandis qu'il triture un paquet de cigarettes vide où figure une image de chat noir aux yeux jaunes... (184).

Le simulacre ludique de l'horreur

Dans son article sur la mémoire et la recherche d'identité, Virginie Renard s'est demandé si cette obsession du devoir de mémoire n'aboutissait pas uniquement à plus de traumatisme... Récemment la critique s'est employée à voir le réalisme magique comme une stratégie post-moderne pour représenter l'inimaginable ou la mémoire perdue par le biais de ce qui a été appelé « l'imagination traumatique » (Arva, 2011), autrement dit, comme représentation textuelle de l'indicible s'appliquant en particulier à des histoires de violence comme la guerre, le colonialisme,

le génocide, la dictature, etc... Un exemple de cette technique se retrouve par exemple dans *Midnight Children* de Salman Rushdie, où les mots et l'imagination traumatique décrivant la violence physique sont remplacés par des métaphores suggestives de la douleur et de l'horreur vécues par les personnages... Le mystère permet de représenter la composante émotionnelle, psychologique des événements quand le réalisme a atteint ses limites. En allant au-delà du réalisme traditionnel, le récit magico-réaliste suscite, à travers les personnages, l'empathie du lecteur (Arva & Roland, 2014 : 14-17).

Le roman *Les Lieux communs* n'écarte pas les descriptions réalistes. Hanotte décrit le spectacle fantasmagorique du « front », que voient Pierre et ses hommes à leur arrivée dans la zone de Bellewaerde : des chevaux morts, cadavres démembrés, des mouches, une jambe pendue à une branche... (83-84). Comment exprimer le désarroi de Pierre quand il tue, avec sa pelle, un jeune Allemand qui lui fonce dessus, armé d'une baïonnette ? (178-179). Ces images graphiques troublantes apparaissent dans le récit pair et sont réservées au lecteur : elles n'ont pas d'échos dans le récit de Serge. Dans le récit impair, le terrain convulsé de la bataille s'est transformé en lieu de plaisir : contraste macabre qui crée des émotions radicalement opposées : terreur/guerre versus jeu, fun, légèreté, pointes d'adrénaline. Cette juxtaposition des extrêmes permet une médiation des oppositions : l'auteur carnavalise l'horreur vécue pour la rendre palpable aux lecteurs qui n'ont pas connu la guerre. Dans les attractions du parc, le petit Serge vit des sensations fortes qui font écho aux situations tendues et effrayantes vécues par le soldat Pierre dans les tranchées de Bellewaerde ; mais sur un mode ludique, *carnavalesque*. Le lecteur, par l'intermédiaire de l'enfant, connaît une réalité qu'Eugène Arva a appelée « *felt reality* » c'est à dire des sensations bien réelles, quoique déplacées dans un autre registre, et décrites ici comme « *deflected mimetism* » (Arva, 2011 : 60-85). Cet outil conceptuel permet au lecteur de faire l'expérience de la tension dans les attractions et la partager. Ancrée dans le réel, l'intensité des sensations vécues dans les jeux de Bellewaerde, au lieu d'amortir celles vécues par Pierre au même endroit 100 ans plus tôt, les accentue. Lorsque le lecteur aborde le récit impair, l'élément ludique cède brutalement le pas à l'atroce réalité de la guerre. Par exemple, le lecteur ressent la froide horreur de la mort et le traumatisme qui s'ensuit quand Pierre quitte l'abri et va chercher des cigarettes pour son ami Ed. Un obus explose et l'ensevelit. Pierre empoigne sa pelle et creuse en vain pour le libérer de sa tombe et, désespéré, lui crie sa promesse « je reviendrai mon vieux, je te retrouverai même si je dois y mettre plusieurs vies » (203). La réalité est ressentie par des objets, des paroles qui sont répétées dans les récits parallèles (telles « la pelle », « la carte »). Avec ces quelques mots en apparence anodins (« plusieurs vies »), l'auteur insuffle l'hypothèse d'un retour... Cette scène de la promesse à un camarade d'infortune mort, rend palpable l'intensité de la camaraderie et de l'engagement, face à l'inhumanité imposée par la guerre et qui a fait écrire à Apollinaire « Ah que la guerre est jolie ». L'insouciance de la société actuelle matérialiste représentée par le parc de loisirs apparaît brutalement au lecteur qui réalise que la pelouse a recouvert la terre éventrée par les obus, et que les visiteurs indifférents ignorent ce que ce lieu a connu...

Le besoin de souvenir qui obsède Xavier Hanotte se conçoit par le respect que l'on doit à « l'esprit des lieux » pour citer l'expression d'Yvan Dusaudoit.

Le lecteur libre d'interpréter...

Hanotte fait participer son lecteur au récit. Amené à un questionnement du réel, le lecteur doit négocier une recherche du sens à donner aux événements qui s'intensifient dans les derniers chapitres... Ce monsieur à la pelle qui curieusement connaît le nom de Serge et l'appelle par son

AIC

nom (174), serait-ce Pierre revenu sur les lieux pour tenir une promesse faite à son compagnon d'infortune Ed ? La logique nie cette possibilité, il aurait plus de cent ans, mais le réalisme magique rend possible ce genre d'interprétation. On sent, au fur et à mesure que la trame narrative se resserre, l'abolition progressive du temps qui annonce l'imminence de la rencontre de ces deux bus, venus vers Bellewaerde à 100 ans d'écart... C'est au dernier chapitre à l'instant précis où les deux bus se croisent devant la Porte de Menin que s'opère la rencontre de deux mondes séparés par le temps, c'est là que Serge aperçoit pour une dernière fois cet homme au pardessus vert à l'arrière de ce « drôle de bus » vert, un bus à impériale qui transporte des soldats canadiens. Quand leurs regards se croisent, l'homme le salue, et ils se sourient. La complicité entre l'enfant et le vieil homme prend tout son sens : « les époques se superposent, tout se confond. Le temps est aboli » comme le souligne Yvan Dusausoit (2002 : 99). La magie s'est accomplie. C'est à ce moment que le garçon apprend du vieux conducteur de son bus, figure double de l'homme à la pelle, que la Porte de Menin est un « grand livre en pierre » sur lequel sont gravés les noms des milliers de noms de soldats britanniques et du Commonwealth tués là, tous disparus. Le vieil homme a fini son travail mais le lecteur ne comprend que plus tard de quoi il s'agit. Par-delà le temps, le soldat a tenu la promesse faite à son ami Ed qu'il reviendrait le retrouver, avec des cigarettes... L'homme au pardessus vert est une figure emblématique du passeur qui transmet le flambeau de la mémoire sous la Porte de Menin. Telle est la révélation attendue.

Entre les descriptions réalistes de l'horreur, les images traumatisantes des tranchées de Frezenberg en 1915 et les expériences tout aussi concrètes sur un mode ludique dans le parc de Bellewaerde, Hanotte a créé un véritable jeu de piste. Celui-ci est inscrit dans la forme et le contenu de son roman qui guide le lecteur vers le souvenir des milliers de jeunes tombés en cet endroit de Flandres pendant la Grande Guerre. La magie provient du rapport qui existe entre les deux récits. Cette technique, « *deflected mimetism* », interpelle l'imagination du lecteur et le plonge dans les tranchées des Flandres en 1915. Ce processus basé sur une réalité « sentie » dans le texte rend le lecteur capable de reconnaître les sensations de ceux qui affrontent la mort physique et psychologique pour rien. Dans ce livre, le lecteur doit tenter de déterminer la nature du personnage de Pierre, homme étrange errant au milieu des attractions du parc Bellewaerde : est-ce un revenant ou un vieux combattant ? Il semble que les indices font penser qu'il s'agit plutôt d'un personnage émanant de la mémoire des lieux qui refuse de se laisser oublier, et par lequel l'auteur fait passer une réflexion humaniste sur l'amitié et l'absurdité des guerres. Selon le terme consacré de Bakhtine, le parc de Bellewaerde représente donc un véritable *chronotope*, « un espace où s'incarne et se matérialise le temps pour permettre le contact avec le passé » (Virginie, 2013 : 158). Effectivement, ce lieu engage le dialogue entre passé et présent et ouvre l'imagination au souvenir recréé. Hanotte a précisé dans un entretien :

Parfois, ce genre de fantastique déconcerte. Certains critiques français par exemple m'ont même demandé si je n'avais pas fait une erreur dans *Les Lieux communs*, où un soi-disant *vieux monsieur* se promène à Bellewaerde. Mais ce n'est pas du tout un vieux monsieur et il n'est pas davantage réel. [...] En Belgique, il y a un passé littéraire qui fait que nous sommes très différents (de la France) dans cette approche du surréalisme et du fantastique. (Renard & Schoentjes, 2007 : 177-195).

La technique magico-réaliste avec ses ruptures chronologiques, l'illogique, le mélange des repères, la confusion des signes et des personnages, orchestre un flou temporel et pousse le

lecteur à passer de l'autre côté du miroir pour trouver une résolution au roman. L'auteur n'offre aucune explication, il oblige le lecteur à un questionnement jusqu'à la fin. En épilogue, l'auteur nous propose une coupure de presse racontant un fait divers, qui révèle une découverte faite par hasard, par un touriste allemand dans le parc de Bellewaerde : une pelle de combat anglaise et, en-dessous, les ossements d'un soldat porté disparu à la bataille de Frezenberg en mai 1915 : Ed Dodson. Au lecteur de tirer ses conclusions.

BIBLIOGRAPHIE :

ACKE, Daniel (2002). Le réalisme magique et les lettres françaises. Quelques réflexions sur Hubert Lampo, les lettres belges et Julien Gracq. Du Fantastique Réel au Réalisme Magique. *Textyles. Revue des lettres belges de langue française*, 21, 53-61.

ARVA, Eugène (2008). Writing the Vanishing Real: Hyperreality and Magical Realism. *Journal of Narrative Theory*, 38.1, 60-85.

ARVA, Eugène (2011). *The Traumatic Imagination: Histories of Violence in Magical Realist Fiction*. Amherst, NY: Cambria Press.

ARVA, Eugène & ROLAND, Hubert (eds.) (2014). Le réalisme magique comme stratégie narrative dans la réappropriation des traumatismes historiques. *Interférences littéraires*, 14, 1-178.

BAKHTINE, Mikhaïl (1987). *Esthétique et théorie du roman*. Traduction par Daria OLIVIER. Paris : Gallimard.

COCTEAU, Jean (1946). *La Belle et la Bête* (film)

DANOW, David (2015). *The Spirit of Carnival: Magical Realism and the Grotesque*. Lexington : The University Press of Kentucky.

DELVAUX, André (2002). Dans la nébuleuse Réalisme Magique : un carnet de bord. *Textyles. Revue des lettres belges de langue française*, 21, 79-82.

DUHAMEL, Jacques (2013). Dossier pédagogique *Les Lieux communs* suivi de trois nouvelles. Xavier Hanotte [en ligne]. Disponible sur *Espace Nord* : <http://www.espacenord.com/-dossierpedagogique-les-lieux-communs--317-dp.htm> [Consulté le 5 juin 2018].

DUSAUSOIT, Yvan (2002). L'esprit des lieux chez Xavier Hanotte ou les ailes du souvenir. Du Fantastique Réel au Réalisme Magique. *Textyles. Revue des lettres belges de langue française*, 21, 95-100.

HANOTTE, Xavier (2005). *L'architecte du désastre*. Paris : Belfond.

HANOTTE, Xavier (2004). *Ours toujours*. Paris : Belfond.

HANOTTE, Xavier (2003). *Poussières d'histoires et bribes de voyages*. Bordeaux, Bruxelles : Le Castor Astral.

HANOTTE, Xavier (2002). *Les Lieux communs*. Paris : Belfond / (2004) Pocket, Prix de la Littérature Charles Plisnier.

HANOTTE, Xavier (2000). *Derrière la colline*. Paris : Belfond / (2002) Pocket.

HANOTTE, Xavier (1995). *Manière noire*. Paris : Belfond / (2006) Bruxelles : Labor Espace Nord.

HANOTTE, Xavier (1987). *De secrètes injustices*. Paris : Belfond.

HANOTTE, Xavier & RENARD, Claude (2014). *Les Anges de Mons, 1914-1918*. Mons : Fondation Mons 2015.

LAMPO, Hubert (1993). *La Venue de Joachim Stiller*. Traduction par Xavier HANOTTE. Bruxelles : L'Âge d'Homme.

LAMPO, Hubert (1997). *Retour en Atlantide*. Traduction par Xavier HANOTTE. Paris : Belfond.

AIC

- NORA, Pierre (1984-1992). *Les Lieux de mémoire*. Paris : Gallimard.
- NORA, Pierre (1984). Entre mémoire et histoire : la problématique des lieux. In Pierre NORA (Ed.), *Les Lieux de mémoire, La République*. I (pp. xvii-xlii). Paris : Gallimard.
- REEDS, Kenneth S. (2013). *What is Magical Realism?* London/NY: Edwin Mellen Press.
- RENARD, Virginie (2013). La mémoire de la Grande Guerre dans la littérature contemporaine : les romans de Xavier Hanotte en comparaison. 14-18 : une mémoire littéraire. *Textyles. Revue des lettres belges de langue française*, 32-33, 143-162.
- RENARD, Virginie & SCHOENTJES, Pierre. (2007). Entretien avec Didier Comès, Xavier Hanotte et Raoul Servais. 14-18 : une mémoire littéraire. *Textyles. Revue des lettres belges de langue française*, 32-33, 177-195.
- RICOEUR, Paul (2000). *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*. Paris : Gallimard.
- RUSHDIE, Salman (2010). *Midnight Children*. London: Random House.
- THEETEN, Griet (2007). Les lieux de mémoire de la Grande Guerre chez Xavier Hanotte : vers la construction de l'identité. 14-18 : une mémoire littéraire. *Textyles. Revue des lettres belges de langue française*, 32-33, 163-176.
- SAINT PAUL, Thérèse (2008). Xavier Hanotte, Les Lieux Communs. *AATF National Bulletin*, 33.4, 17- 23. Disponible sur : www.frenchteachers.org/convention/bookclub.htm [Consulté le 3 juillet 2018].
- SCHOENTJES, Pierre & THEETEN, Griet (eds.) (2008). *La Grande Guerre. Un siècle de fictions romanesques*. Genève : Droz.
- WEISGERBER, Jean (ed.) (1987). *Le réalisme magique : roman, peinture, cinéma*. Bruxelles : L'Âge d'Homme.

Guerre 1914-18 :

- Flanders Fields Museum: <http://www.inflandersfields.be/#> [Consulté le 3 juillet 2018].
- The Western Front Today : <http://www.firstworldwar.com/today/index.htm> [Consulté le 3 juillet 2018].
- http://www.vac-acc.gc.ca/remembers_f/sub.cfm?source=memorials/ww1mem/menin [Consulté le 3 juillet 2018].
- <http://www.battlefields.co.uk/> [Consulté le 3 juillet 2018].
- <http://www.historycooperative.org/journals/ahr/106.3/ah000906.html> [Consulté le 3 juillet 2018].
- Bellewaerde : <http://bellewaerde.free.fr/> [Consulté le 3 juillet 2018].

